

*BAKONYI Nikolett*

**LA CONCEPTION DE L'AMOUR  
LA THÉORIE DE LA «FINE AMOR» DANS LA POÉSIE  
DES TROUBADOURS**

D'après M. Jeanroy, la littérature méridionale aux XIIème et XIIIème siècles est "la plus précoce, la plus éphémère et la moins variée de toutes les littératures de l'Europe moderne". C'est dans cette poésie précoce des troubadours, "dans ce lyrisme raffiné exaltant l'amour malheureux et entretenant un véritable culte de la Femme" que la poésie européenne prend sa source et son inspiration.

La présente étude est consacrée en premier lieu à la littérature courtoise ou provençale du XIIème siècle. Notre propos n'est pas d'étudier et d'analyser les formes poétiques et la versification de différents genres, mais nous nous attacherons davantage à ce qui touche la nouvelle conception de l'amour et à ce qui touche la Femme dans cette production poétique éphémère, qui, contrairement à l'opinion défavorable de M. Jeanroy, est "si variée d'expressions, si singulière dans son inspiration".

Cette lyrique sans précédent trouve son épanouissement en langue d'oc dans le Sud de la France. Elle naît dans la société féodale, toutefois, dans la nouveauté de sa forme et de son contenu, elle est la réaction contre les moeurs féodales.

Bien que notre attention se porte avant tout sur le Sud de la France et sur sa grande production littéraire, nous sommes néanmoins contraints de faire un détour et d'étudier la littérature en langue d'oïl, au moins dans son rapport avec celle du Sud. Au XIIème siècle, on ne peut pas parler d'une littérature nationale. En effet, deux civilisations se

---

<sup>1</sup> JEANROY, Alfred, Anthologie des troubadours aux XII-XIIIème siècles, Paris: Nizet, 1974. p. 13.

trouvent l'une à côté de l'autre - dans le Sud et le Nord de la France - chacune s'exprime en sa propre langue. La formation de la koinè occitane est la condition primordiale pour la naissance de la poésie des troubadours.

La différence de ces civilisations apparaît incontestable: à part les oeuvres religieuses latines, qui sont présentes dans les deux régions de la France dès le Xème siècle (la littérature hagiographique en latin), chacune a sa prédilection pour un genre littéraire différent, exprimé en deux langues différentes. Le Nord préfère le genre épique, tandis que la littérature du Sud est essentiellement lyrique.

La formation d'une poésie sensible dans le Midi de la France du XIIème siècle témoigne d'une grande différence dans les goûts et dans les moeurs entre les deux civilisations à laquelle contribue la différence des conditions sociales. Au Nord, le féodalisme est plus enraciné que dans le Sud, les guerres ne s'achèvent pas, l'esprit des gens s'endurcit. La société du Nord a sa prédilection pour les oeuvres racontant les exploits d'un héros qui est à la fois un brave guerrier et un vassal fidèle à son suzerain par son serment. Au Nord, nous assistons à l'épanouissement des chansons de geste, genre épique par excellence. Le terme vient du mot "*gesta*" (du participe du verbe latin *gerere*), chose ou fait accomplis. Les chansons racontent des exploits guerriers d'un héros de la société féodale d'un monde typiquement masculin. (cycle du roi, cycle de Guillaume, cycle des barons révoltés).

Au Sud au contraire, les liens féodaux sont plus affranchis, l'état de la paix est permanent, les cours seigneuriales (de Guillaume IX d'Aquitaine p.ex.) donnent naissance à des réunions mondaines qui se soucient de luxe et de plaisirs. Les sentiments nobles trouvent ainsi leur expression dans une poésie raffinée. Même si les chansons de geste sont en premier lieu présentes au Nord, on voit pourtant se répandre au Sud un certain nombre de chansons de geste, sous forme d'une adaptation des modèles du Nord. Parallèlement, le Nord va imiter les troubadours qui seront nommés désormais trouvères.

## 1. La conception de l'amour

Après cette brève présentation de la différence entre les littératures des deux civilisations, celle du Nord et celle du Sud, qui possèdent toutes les deux leur propre langue littéraire, il serait souhaitable d'analyser de plus près la nouvelle conception de l'amour, cette "innovation" du XIIème siècle. Avant de parler d'amour, de "fine amor", il nous paraît nécessaire

de définir ce qu'est la courtoisie. Etymologiquement, le mot vient de "cour" et par là désigne la société aristocratique de la cour seigneuriale. Le mot ne désigne pas seulement la société des cours mais rappelle également l'idéologie de cette société. La courtoisie a profondément marqué la conception occidentale de l'amour et de la Femme. Son idéologie a créé un nouveau type de relations entre les deux sexes, elle a bouleversé les moeurs et la manière de vivre. Elle a enfin créé un langage de thèmes, de symboles, de mythes qui influencera la littérature européenne. Sans la courtoisie que serait le pétrarquisme et l'école sicilienne (la cour de Frédéric II) ou le Dolce Stil Nuovo, existeraient-ils?

On a souvent discuté sur la signification de la "courtoisie". Quant à son origine, le mystère est encore plus grand et c'est au sujet de ce mystère qu'ont été écrits de nombreux ouvrages théoriques cherchant l'origine de cette idéologie. Les opinions des spécialistes divergent, certains considèrent que la courtoisie n'est à l'origine qu'une idéologie sociologique et ne traduit qu'une simple aspiration de l'amant-vassal à la Haute Dame. La courtoisie ne signifiait donc qu'un souhait caché pour l'ascension sociale (n'oublions pas que le vassal était souvent un petit seigneur ou un homme commun). La "fine amor" (le mot est féminin au Moyen-Age) n'est autre chose que l'amour du chevalier pour une Dame mariée, ainsi inaccessible. Gardons-nous cependant de confondre ces deux notions: courtoisie et "fine amor".

"La courtoisie est un type de comportement aristocratique, un art de vivre, qui cultive à la fois la politesse mondaine (respect de la femme), le raffinement (relatif des moeurs et du costume (importance de l'élégance extérieure ou «cointise», de l'hygiène etc...)) et l'honneur chevaleresque (un chevalier courtois sera brave, parce qu'il doit, le cas échéant, soutenir la cause des dames). La «fine amor» est une liaison amoureuse - certes «courtoise» - entre un chevalier et une dame."

Mais la définition est loin d'être si simple car le terme est ambigu:

- On dira qu'un seigneur qui n'est pas amoureux ou qui n'aime pas selon les modalités de l'amour courtois, est malgré tout courtois, c'est-à-dire noble, élégant et bien éduqué. (Dans ce cas le mot "courtois", serait-il le synonyme du mot "aristocratique"?)

- D'autre part, l'amour courtois signifie tantôt la "fine amor" dépourvu de toute sensualité, tantôt désigne l'amour-adultère et l'amour charnel. Il est difficile de ne pas lire entre les lignes des soupirs des

---

<sup>2</sup> PAYEN, M., *Les origines de la courtoisie dans la littérature française médiévale*. Centre de documentation universitaire, p.40.

troubadours et de n'y voir qu'une simple volonté de contemplation de l'objet bien aimé.

"Amour et vous, dame, me dominez si bien que je n'ose vous aimer et que pourtant je ne m'en puis abstenir. L'un me pousse en avant, l'autre m'arrête; l'un m'enhardit, et l'autre me fait craindre, en sorte que je n'ose vous prier avec l'espoir de jouir. Pareil à celui qui, blessé à mort, se sent perdu et néanmoins continue à combattre, je vous crie merci d'un coeur désespéré.

Dame chère, plus la noblesse est haute, plus elle est illustre, et plus elle doit avoir en elle-même d'humilité, car avec Orgueil de «Prix» ne saurait être associé, si on ne sait pas l'appuyer habilement de Discrétion. Et puisque je ne puis m'empêcher de vous aimer, je vous prie, au nom de Merci et d'Humilité, que vous me laissiez trouver en vous quelque pitié.

Qu'il ne me puise point, votre mérite éclatant, car jamais je n'ai pu exalter davantage et, du jour où je vous ai vue, j'ai employé à illustrer tout mon sens et mon savoir; en maints bons lieux en effet, j'en ai répandu le bruit. Et si vous daigniez, par votre grâce, m'en savoir quelque gré, je ne demanderais pas plus que votre amitié, et ce bon gré me serait une suffisante récompense." (Arnaut de Mareuil)

On a vu tout à l'heure que cette lyrique est née d'un divertissement de la société courtoise, une société idéologiquement bien définie et raffinée dans son goût et ses moeurs. La littérature, dite courtoise, est née d'un jeu des "cours d'amour". Ces cours d'amour regroupaient de nobles femmes et hommes pour discuter d'amour. Nous ne savons pas s'il s'agissait de réunions où on discutait de diverses questions de l'amour. Les spécialistes ne sont pas d'accord si les femmes assistaient réellement à ces cours, ou ces réunions mondaines ne constituaient qu'un jeu d'une société uniquement féminine.

Il paraît pourtant que la présence des femmes dans ces jeux est incontestable, car c'est la femme qui assumait une fonction judiciaire lors des débats "amouresques". Cette fonction judiciaire était semblable au rôle qu'exerçait le seigneur dans sa cour féodale, notamment de rendre justice entre ses vassaux. Les jugements formulés par les femmes et ces

---

<sup>3</sup> JEANROY, Alfred, *Anthologie des troubadours*, pp. 82-83.

réunions aristocratiques symbolisent la fidélité de l'hommage vassalique. Nous assistons ainsi à la transformation de la Femme en suzeraine conformément aux traditions féodales. Tout comme dans le lien vassalique (le vassal offre son aide et sa fidélité à son suzerain qui, en contre-partie, lui assure protection), le poète se met (et se soumet) au service de sa Dame et lui prête serment de son amour éternel. Cette fidélité mutuelle est exprimée solennellement par le serment de l'amant-vassal et par le baiser (d'initiation?) de la Suzeraine. Le troubadour s'éprend en général d'une femme qui occupe une place plus "haute" sur l'échelle sociale. Il n'est pas rare que cette Dame soit la femme même du seigneur. Les coutumes féodales sont transposées par la suite au monde courtois qui formule son étrange doctrine.

Il se dégage donc toute une éthique et une esthétique dans ces cours d'amour et il se forme une nouvelle poésie essentiellement rhétorique avec son propre code dont les expressions les plus raffinées sont les poésies d'amour des troubadours dans le Sud, et qui sont ensuite imitées par les trouvères en langue d'oïl, au Nord. En fait, les idéologies de la courtoisie au Nord et au Sud de la Loire ne coïncident pas toujours. Il en va pour les troubadours, car la poésie d'un Jaufré Rudel ou d'un Marcabru est différente. Les trouvères interprètent la doctrine de la "fine amor" d'une autre façon que leurs prédécesseurs. C'est au Nord ensuite que naît un nouveau genre littéraire, le roman breton ou roman courtois qui nous fait connaître cet idéal de vie chevaleresque. Nous insisterons sur la différence entre les littératures du Nord et du Sud où cela nous paraîtra nécessaire.

Résumons-nous et voyons les généralités de la "fine amor":

1. La "fine amor" est l'amour-adultère. L'amour ne s'établit qu'entre un chevalier et une dame mariée. Mais on rencontre souvent, surtout au Nord et en premier lieu chez les romanciers que la "fine amor" cesse d'avoir son caractère d'adultère et peut par la suite allier un jeune homme et une jeune fille célibataires ou encore deux époux - voir des oeuvres de Chrétien de Troyes (*Érec et Énide*, *Le Chevalier de la Charrette*).

2. La "fine amor" exige le service de la Dame. Les troubadours appellent leur Suzeraine "*mi dons*" tandis que les trouvères disent "ma Dame". Il n'est pas étonnant de constater que les troubadours donnent souvent un prénom masculin à leur Dame. Évidemment, il ne s'agit pas d'une aberration sexuelle qui viserait le même sexe, mais c'est à cause de la discrétion du troubadour, celui-ci est prié de ne relever dans aucun cas le nom de sa bien aimée (surtout pas si elle est mariée). L'amant doit

hommage à sa Dame, l'hommage au sens féodal. L'hommage au Moyen-Age signifie une cérémonie entre le vassal et son seigneur par laquelle le vassal se déclare l'homme du seigneur. Cette cérémonie comporte *l'immixtio manuum*, le serrement de mains et *l'osculum*, le baiser du seigneur. Nous trouvons la même cérémonie dans le lien amoureux: l'amant n'attend qu'un baiser de sa femme pour légitimer leur amour. L'amant se met au service de sa suzeraine (nous avons vu plus haut l'analogie du lien vassalique et le lien amoureux et nous avons ensuite évoqué la transformation de la femme en suzeraine). L'amant doit servir sa Dame avec sa plume, avec son épée et avec tout son coeur. Pour son service, il aura sa récompense tout comme le vassal qui est récompensé par son seigneur, celui-ci lui attribue un fief pour sa fidélité. Quelle sera la récompense de la Dame? Un aveu d'amour, un baiser ou l'union corporelle?

3. L'amour doit être prouvé. Pour mériter cet amour tant souhaité, le chevalier doit se montrer loyal, courtois, il doit faire l'éloge de la beauté et de la bonté de sa femme et participer aux tournois (cette coutume est plutôt répandue au Nord qu'au Sud de la France). Notons une différence entre la *prouesse* (on emploie ce mot au Nord) et la *proeza* (mot provençal). La *prouesse* s'applique aux vertues guerrières tandis que la *proeza* désigne les vertus de l'amant. C'est au Nord que nous voyons s'épanouir le genre des chansons de la croisade qui sont également présentes au Sud de la France mais ces poèmes sont à la fois des poèmes religieux.

4. Le terme de *guerredon*. Le mot signifie le rêve du troubadour qui aspire à obtenir "le surplus" de sa Dame. Personne ne doute de la nature d'un tel désir. La question se pose si l'amour des troubadours ne serait que l'amour platonique mais aussi l'amour qui exige à la fois la chasteté et a des prétentions sensuelles bien nettes. Quoiqu'il en soit, nous connaissons fort bien l'épreuve de la chasteté qui est l'*assays* ou *assag*. Cette épreuve demande au chevalier de se coucher toute la nuit près de sa bien aimée sans la toucher. (Rappelons-nous l'étrange scène de l'épée de chasteté du mythe de Tristan et Iseut, qui est posée entre les corps des amants, signe de leur vertu grâce à laquelle, le roi Marc renonce à tuer les amoureux).

L'*assag* doit être la dernière étape de la démarche qui mène à la satisfaction de l'amour (à la fois spirituelle et physique). L'amant doit subir cette épreuve afin de prouver que son amour n'est pas seulement un amour charnel. Cette démarche nous rappelle une cérémonie initiatique au mystère de l'amour. L'amant fait donc preuve de son amour et de sa fidélité envers sa Dame et arrive par degrés à l'accomplissement de son amour.

Il est d'abord *fenhador*, c'est-à-dire soupirant de l'amour. Il doit servir une femme dont il est profondément amoureux mais à l'insu de celle-ci (nous voyons le thème de "aimer de loin", la "vénération lointaine de la femme"). Le chevalier qui aime ne peut rien pour faire connaître sa dévotion à la Dame. Si celle-ci en est pourtant consciente et elle accepte l'amour du *fenhador*, celui-ci devient *parcador*, le soupliant de l'amour. L'amant a le droit de trois "assauts". Si ces aspirations ne sont acceptées, il doit se mettre au service d'une autre Dame. Si, au contraire, la femme agrée son amour, il devient *entendedor*, amant agrée. Il rend hommage à sa Dame qui lui accorde un baiser en récompense de son service, de sa fidélité, de ses prouesses et de sa patience (les vertus cardinales de la courtoisie). L'amant peut aller ensuite plus loin et être admis à *l'assag*, l'épreuve de la chasteté. Il devient alors *drut*, amant charnel.

Remarquons encore une différence dans la poésie des troubadours et des trouvères: toutes les étapes de la "fine amor" sont absentes chez les trouvères qui restent "fenhadors" et "parcadors", ils n'arrivent jamais à l'épreuve de l'assag. La poésie des trouvères est donc plus "respectueuse" que celle des troubadours, il est évident que la distance entre la Dame et son amant s'élargit. La Dame des trouvères est plus inaccessible. Les trouvères manquent de l'audace d'avouer ouvertement leur amour, ils sont plus timorés que les troubadours.

Toutefois, malgré l'existence des désirs charnels, on ne peut pas qualifier leur amour de purement et simplement sensuel. L'amant ne désire pas l'union physique mais l'union des âmes. S'il arrive à mériter l'épreuve de l'assag et à assister au coucher de la Dame et la regarder se déshabiller ou peut-être aller plus loin... ce n'est qu'après une démarche difficile. Car les faveurs de la Dame ne sont pas faciles à conquérir. L'amant est comblé par la pureté de son amante et se réjouit de cette fusion des âmes. On voit apparaître maintes fois le mot *joy* qui signifie en provençal une harmonie des esprits que l'Amour unit éternellement.

L'évolution de la conception de la "fine amor" est différente au Nord et au Sud. On relève même de différences subtiles entre la poésie des troubadours. Les poètes de la première génération ne sont qu'occasionnellement des poètes de la "fine amor". C'est la deuxième génération, "l'âge classique" des troubadours qui élabore la conception récemment présentée de la fine amor.

Les trouvères, au contraire, ne font qu'imiter cette conception et l'adaptent à leurs coutumes. On a vu tout à l'heure que leur poésie est plus respectueuse. L'amour est une folie (l'idée vient d'Ovide). Si nous connaissons la doctrine de l'amour courtois, c'est grâce aux doctrinaires, tel André le Chapeleain qui nous parle de cet idéal.

"Comment était cet idéal? Pour répondre à cette question, il suffit de lire le *Traité de l'amour* d'André le Chapelin, écrit en 1184 à la demande de Marie de Champagne. André le Chapelin décrit minutieusement les règles d'amour:

Qui veut être jugé digne de militer dans l'armée de l'amour, il doit d'abord n'avoir aucune trace d'avarice, mais se répandre en largesse et autant que possible étendre cette largesse à tous".

Nous voyons avec cette citation que celui qui veut être un amant véritable selon les règles de la courtoisie doit "révéler son seigneur, ne jamais blasphémer Dieu ni les saints, être humble envers tous et servir tout le monde, ne dire mal de personne, ne pas mentir, ne se moquer de personne, surtout pas des malheureux, éviter les querelles, et faire son possible pour reconcilier ceux qui disputent". La doctrine de la courtoisie demande donc d'avoir des valeurs telles que la probité, le dévouement total, la sincérité, la bonté... La courtoisie est éducatrice et rend noble ceux qui se soumettent à ses règles. Il est évident que l'amour "convient mieux à qui est noble dans ses moeurs de se choisir un amant de moeurs nobles que de chercher quelqu'un de haut placé, mais inculte".

Voyons maintenant les règles décrites par André le Chapelin:

1. Le mariage n'est pas une excuse valable pour ne pas aimer.
2. Qui n'est pas jaloux ne peut aimer.
3. Personne ne peut être lié par deux amours.
4. L'amour croît et diminue sans cesse.
5. Ce qu'un amant prend de l'autre contre sa volonté n'a pas de saveur."

Cet ouvrage savant, rédigé en latin se dit inspiré de *L'Art d'aimer* d'Ovide, mais ses conceptions sont bien différentes de celle de l'Antiquité et prennent leur source dans les usages de la société féodale.

Pour les Grecs, l'amour est une "frénésie" - dit Plutarque. Chez Platon, "l'amour est une fureur, un désir qui va du corps à l'âme; c'est à travers des yeux que l'amour pénètre dans le coeur. Mais si celui-ci n'est

---

<sup>4</sup> Pernoūd, Régine, *La femme au temps des cathédrales*, Paris: Stock, 1980, p. 136.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.137

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.139.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.137.

pas noble, il ne peut pas nourrir l'amour".<sup>8</sup> Nous retrouvons cette même idée parmi les troubadours et les poètes italiens du XII-XIIIème siècles, les poètes de l'école sicilienne et les poètes de Dolce Stil Nuovo (Jacopo da Lentini, Guidi Guinizelli, Guido Cavalcanti).

Ces poètes soulignent que l'amour annoblit ses fidèles. L'amour exige la noblesse qui n'est pas affaire de naissance mais plutôt des moeurs et des manières. La finesse n'est pas innée, c'est une chose qu'on peut acquérir avec l'éducation.

La noblesse nous conduit vers Dieu. Chez Platon déjà, l'amour "ne s'engendre pas sans quelques divinités." "L'amour est un délire qui procède de la divinité et porte notre élan vers Dieu". L'amour platonicien est ce "délire divin". "L'amour est la voie qui monte par degré d'extase vers l'origine unique de tout ce qui existe loin du corps et de la matière".

Nous pouvons remarquer dans la conception de l'amour un contraste entre les lettres antiques et féodales. La première a une aspiration érotique tandis que l'autre est plutôt sentimentale. L'Antiquité divinise le désir, elle divinise l'Eros. L'homme antique cherche la fusion totale avec la divinité, il cherche l'absorption, la dissolution du moi en Dieu. "L'Eros veut l'union de l'individu dans<sup>10</sup> Dieu, l'individu doit s'élever pour se perdre dans la divine perfection". Nous voyons ici l'idée du "gradualisme".

En Occident, au contraire, - d'après la terminologie de Denis de Rougemont - dans le monde chrétien, il existe un abîme profond entre le Créateur et sa Créature. L'Eros est remplacé par l'Agapé, l'amour suprême qui symbolise l'amour du Fils. L'Agapé ne cherche pas l'union de l'homme et de Dieu. Cette union ne peut s'opérer qu'au-delà de la vie terrestre qui constitue une étape vers Dieu.

La conception de l'amour des troubadours exalte l'amour hors du mariage mais en même temps cet amour exige la chasteté: "...nous disons et affirmons de ferme façon que l'amour ne peut manifester son pouvoir entre deux époux, car ceux qui aiment sont tenus l'un envers l'autre de façon gratuite et sans aucune raison de nécessité; les époux sont tenus d'obéir dûment à leurs volontés mutuelles et en rien ils ne doivent se refuser l'un à l'autre en quoi que ce soit; d'autre part, en quoi croîtra leur honneur s'ils ne jouissent de leur enlacement à la manière des amants, si en rien la probité de l'un et de l'autre ne se passe dans la conduite qu'ils observent que ce qu'ils se sont promis en droit. C'est pourquoi, selon ce

<sup>8</sup> DE ROUGEMONT, Denis, *L'amour et l'Occident*, Paris: Plon, 1972.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 61-62.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.61.

raisonnement, nous assurons ce que nous enseigne le précepte d'amour, à savoir que: aucune situation conjugale ne permet de recevoir la couronne d'amour, si ce n'est que des liens ont été ajoutés hors du mariage au sein de la milice d'amour".

Voici les aveux et les soupirs des troubadours eux-mêmes:

"(...) II. Celui-là est vraiment mort qui d'amour ne ressent en son coeur quelque douce saveur! A quoi peut servir un être sans valeur, sinon à gêner autrui? Que Dieu ne me hâisse pas au point de me laisser vivre un jour, ou mois, s'il m'arrivait d'être l'un de ces fâcheux et de ne plus me soucier d'amour.

III. Loyalement, sans feintise, j'aime la plus belle et la meilleure. Mon coeur soupire, mes yeux pleurent, parce que je l'aime trop, et c'est ce qui fait mon malheur. Mais qu'y puis-je, si Amour m'a saisi? La prison où elle m'a mis, la seule clef qui puisse l'ouvrir, c'est Merci et de Merci je ne trouve en elle nulle trace." (Bernart de Ventadour)

Cette citation appuie tout ce qui vient d'être dit à propos de la nouvelle conception de l'amour. L'amour est souffrance, le troubadour se sent dans la prison de ses sentiments et se plaint de ne pouvoir obtenir l'amour tant souhaité de la Femme.

## 2. L'image de la femme

"On peut souvent juger de la civilisation d'une société ou d'une époque par la place qu'elles font à la femme". La poésie courtoise vénère la femme et lui voue un culte. Ce culte qui n'a d'ailleurs pas existé dans l'Antiquité bouleverse la conception de la femme jusqu'alors élaborée.

Nous allons décrire cette nouvelle conception de la femme qui se développe parallèlement à la nouvelle "idéologie" de l'amour (ou elle en est la cause). Nous tenterons d'étudier l'origine de cette mystification de la Femme, de cette divinisation du sexe faible qui prendra forme dans un culte "profane" de la Femme à côté du culte religieux de la Sainte Vierge. La tâche de démontrer l'origine de cette conception est difficile, de nombreux ouvrages s'en occupent dans lesquels se formulent diverses

---

<sup>11</sup> PERNOUD, Régine, *La femme au temps des cathédrales*, pp.145-146.

<sup>12</sup> JEANROY, Alfred, *Anthologie des troubadours*, pp. 48-49.

<sup>13</sup> POWER, Eileen, *Les femmes au Moyen Age*, Paris: Aubier Montaigne, 1976. p.13.

théories sur la formation d'une image telle de la Femme, ils sont parfois contradictoires et donnent place à de vives discussions.

Comment se fait-il qu'au XII<sup>ème</sup> siècle, on commence à respecter la femme jusqu'alors méprisée et sous-estimée? Pourquoi est-ce en Provence qu'éclôt cette émancipation et pourquoi au XII<sup>ème</sup> siècle précisément?

Lorsqu'on étudie l'histoire de l'Occident antique, il est frappant de voir à quel point elle était masculine. A part certains noms de femmes, on a retenu très peu de noms de grands personnages féminins. Dans le droit romain, la femme n'était même pas sujet de droit. Si on regarde sa condition personnelle, ses rapports avec son mari ou avec ses parents, elle n'était qu'un objet. La femme, pareille à une esclave, n'existe pas à proprement parler au regard du droit romain. Elle est soumise aux hommes tout-puissants, notamment à son père, ensuite à son mari. En effet, le père ne gardait qu'une seule fille, l'aînée, les cadettes disparaissent mystérieusement... Il est également significatif que les garçons reçoivent un prénom, tandis que les filles n'ont pas de nom personnel, elles ne portent qu'un nom, celui de la famille paternelle. "Ce n'est que vers l'an 390 que la loi civile retire au père de famille le droit de vie et de mort sur ses enfants". C'est avec la diffusion du christianisme qu'on commence à respecter la personne et qu'on supprime la discrimination entre les deux sexes. "Dès ce moment, la vision de l'homme, le respect de la vie proclamée par la Bible, par l'Evangile, sont suffisamment entrés dans les moeurs pour que s'implante peu à peu le respect de la personne, qui pour les chrétiens s'étend à toute vie, même à celle de l'enfant né ou à naître". Le rôle que jouent les femmes dans l'évangélisation est incontestable. Prenons pour exemple Clotilde, avec l'arrivée de cette femme commence l'histoire de France. Clovis, roi des Francs Saliens, épouse cette femme d'une extrême beauté venant de Genève et se convertit à la foi chrétienne sur le conseil de celle-ci.

Le christianisme déclare l'égalité totale de l'homme et de la femme. Ce sera bientôt le temps de la fondation des premiers monastères. Les femmes bénéficient de la liberté de choix (le choix de la virginité) qui leur était désormais octroyée par l'Évangile. Les Vestales, gardiennes du feu sacré, ont été désignées pour ce destin par leur père et non point selon leur voeu personnel. Ce sont les femmes qui se convertissent les premières et c'est à une certaine Fabiole qu'est due la fondation du premier hôpital. C'est une certaine Mélanie qui abolit l'esclavage dans ses domaines. On mentionne aussi une certaine Paula qui veille à sa

<sup>14</sup> PERNOUD, Régine, *La femme au temps des cathédrales*, p.24.

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 24-25.

propre instruction (elle apprend entre autres l'hébreu) et à celle des filles groupées autour d'elle. "On discerne les éléments de la vie domaniale, le début des monastères où s'épanouit une haute culture, ceux de la chevalerie où la double influence de l'Église et de la Femme contribueront à faire l'éducation du mâle, à lui inculquer l'idéal du prince lettré et le souci de la défense du faible".

La religieuse sera désormais le nouveau type de la femme. Les moines contribuent aussi bien à la diffusion qu'à la naissance de la culture au point que le plus ancien traité d'éducation a été composé par une femme (Dhuoda) au milieu du IXème siècle. Les femmes travaillent également sur la copie des codex et déjà au VIIème<sup>16</sup> siècle, "une manifestation de vie artistique est liée à la vie religieuse".

Petit à petit, la femme occupe une place primordiale dans la société féodale (les "mondaines" ainsi que les religieuses). Elles sont la source de tout bien et de la vertu chrétienne.

"Je tiens pour certain que les hommes ne sont rien, qu'ils sont incapables de boire à la source du bien s'ils ne sont mus par les femmes. Toutefois, les femmes étant l'origine et la cause de tout bien, et Dieu leur ayant donné une si grande prérogative, il faut qu'elles se montrent telles que la vertu de ceux qui font le bien, incite les autres à en faire autant....Chacun doit s'efforcer de servir les dames afin qu'il puisse être illuminé de leur grâce....tout le bien que font les êtres vivants est fait par l'amour des femmes".

---

<sup>16</sup> PERNOUD, R., *La femme au temps des cathédrales*, p.34.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.49.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.134.